Document generated on 05/17/2025 3:03 p.m.

Recherches sociographiques

Victor-Lévy BEAULIEU, *Manuel de la petite littérature du Québec*

Marcel Fournier

Volume 16, Number 2, 1975

Réalités diverses du zonage

URI: https://id.erudit.org/iderudit/055696ar
DOI: https://doi.org/10.7202/055696ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Fournier, M. (1975). Review of [Victor-Lévy BEAULIEU, *Manuel de la petite littérature du Québec*]. *Recherches sociographiques*, *16*(2), 289–291. https://doi.org/10.7202/055696ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Victor-Lévy BEAULIEU, *Manuel de la petite littérature du Québec*, Éditions L'Aurore, Montréal, 1974.

À Victor-Lévy Beaulieu, qui ne rate jamais l'occasion de ridiculiser « les faiseux de thèses, les compteurs de virgules, les déterreurs de pénis, les citeux de bouttes de textes, les paraplégiques de la pensée soi-disant psychanalytique... », le plus mauvais tour qu'on puisse jouer, c'est de publier, dans une revue universitaire spécialisée, un compte rendu critique de son dernier ouvrage, *Manuel de la petite littérature du Québec*. Mais en s'aventurant sur un terrain réservé aux « vaillants chercheurs universitaires », à savoir l'inventaire et l'analyse de la production de biens symboliques, celui-ci courrait le risque d'être rappelé à « l'ordre » : par exemple, l'enseignement qu'il tire (trop) hâtivement d'une lecture (très) peu exhaustive de la « petite littérature » du Québec est, d'un point de vue sociologique, difficilement acceptable et mérite d'être l'objet d'une interrogation plus approfondie.

Certes, en avertissant le lecteur que son *Manuel* n'est pas un inventaire-analyse exhaustif de l'ensemble de la « petite littérature », Beaulieu esquive habilement de nombreuses critiques. Comment alors déplorer de ne pas y trouver cité le texte « Edmond Godbout, en religion Frère Joseph-Évariste, Petite Fleur du Noviciat des Frères Maristes » (Saint-Hyacinthe, 1922, 32 p.), les tracts de l'École sociale populaire ou tout autre texte que l'on a, au hasard de sa formation ou de ses recherches, lu ou collectionné? Comment reprocher à l'auteur d'avoir complètement négligé la « petite » littérature politique du Québec — les pamphlets, manifestes, programmes, études, etc., de nos partis et mouvements politiques — et de n'avoir pas « ressuscité » par exemple certains textes de nos premiers militants socialistes ou communistes, tels *T'as menti* d'Albert Saint-Martin (Éditions socialistes, Montréal, 1932) et *Le Réveil du Canada français* d'E. Roger (Éditions du Peuple, Montréal, 1937)? Il n'empêche que l'on aurait été en droit de connaître les critères (d'inclusion et d'exclusion) qu'utilise Beaulieu pour sélectionner des textes ou plus simplement de savoir quelle est sa définition de la « petite » littérature du Québec.

S'agissant de la « petite littérature », peut-on dire qu'elle est produite par les « petites gens » et les « non instruits » ? qu'elle est largement consommée par les classes populaires et donc qu'elle peut, en référence à sa clientèle, être qualifiée de « populaire » ? ou que les qualités proprement littéraires sont faibles? À ces diverses questions, Beaulieu apporte ici et là des réponses, mais celles-ci sont fragmentaires et ne permettent pas de définir les caractères spécifiques de la petite littérature. Par exemple, en ce qui a trait aux auteurs de cette littérature, il ne semble pas que la plupart appartienne aux classes populaires : plusieurs sont membres du bas clergé et de communautés religieuses, ont une activité professionnelle (de médecine et de droit) ou exercent une activité intellectuelle (journalistes, professeurs) et font partie de la « petite bourgeoisie » qui « pouvaient alors se pencher sur les problèmes du bas monde et, au lieu de les expliquer pour les transformer, les justifier tout simplement » (p. 221). Quant au public de la petite littérature, il n'apparaît pas non plus très homogène : celui-ci semble composé principalement de jeunes adolescents et, lorsqu'il s'agit d'adultes, de membres des classes populaires, urbaines et rurales, donc d'un agrégat de groupes qui n'ont rien en commun, si ce n'est peut-être d'être placés en dehors du champ de la légitimité culturelle. Enfin, il y a les particularités des supports utilisés et des circuits de distribution qui permettent de caractériser la « petite » littérature : la valeur de cette littérature apparaît en effet d'autant moins grande qu'elle est publiée sous forme de fascicules qui ne sont pas nécessairement destinés à être conservés, qu'elle est souvent éditée non par des maisons d'édition mais par des communautés religieuses ou même par les auteurs et qu'elles empruntent rarement les grands circuits de distribution (librairies, bibliothèques).

Sur la base de ces diverses informations, il est possible, et Beaulieu en a l'intuition, de caractériser la « petite » littérature principalement par son opposition à la fois à la littérature « savante » (des universitaires et scientifiques) et à la « grande » littérature : contrairement à celles-ci, la « petite » littérature n'exige pas, pour son appropriation, de culture préalable et ne constitue pas, puisqu'elle n'est pas consacrée (prix, critiques, etc.), une culture hautement légitimée. D'ailleurs, l'œuvre même de Beaulieu, qui constate que, même si la « petite littérature » a parfois connu d'énormes ventes, elle « n'est pas parvenue, sauf exception, jusqu'aux grands cénacles où se fait la

littérature nationale » (p. 15) et qu'elle n'a guère été conservée, en est une de consécration : ses commentaires personnels ne sont en effet qu'un discours de célébration de cette littérature « parallèle » que jusqu'à maintenant son indignité culturelle protégeait contre le commentaire savant et l'esprit de sérieux. Une telle entreprise de légitimation, qui se caractérise ici par une revendication quasi explicite du goût « vulgaire » — « il y a, écrit Jean-Marie Poupart qui reproche à Beaulieu de faire le "commerce du désespoir", morbidité à collectionner les crottes de l'*humanité* » — *en tant que* parti-pris esthétique et social, n'est pas sans danger puisqu'elle risque d'entraîner une sorte de disqualification de son auteur. N'accuse-t-on pas Beaulieu de « dandysme » ?

Une façon d'éviter la disqualification lorsqu'on aborde un domaine culturel de faible légitimité est souvent de transposer les dispositions acquises au contact des biens culturels que transmet l'école : intérêt pour l'auteur de l'œuvre et pour sa biographie autant que pour l'œuvre elle-même ; propension au commentaire, à la paraphrase et à la comparaison ; surtout disposition accumulative (L. BOLTANSKI, « La constitution du champ de la bande dessinée », *Actes*, 1, janvier 1975, pp. 37–60). Malgré ses critiques acerbes du commentaire universitaire, Beaulieu n'échappe pas totalement au piège : celui-ci présente en effet une collection de textes et le coiffe d'un titre très scolaire, celui de *Manuel* ; il classe, sous diverses rubriques, les différents textes accumulés et notés et, pour faire valoir la complexité de cette littérature, formule des commentaires ; enfin, il appuie ses commentaires sur l'autorité d'universitaires (Carmen Roy) et d'intellectuels (Jacques Ferron) dont la légitimité ne peut être mise en question et il établit des comparaisons entre des œuvres de la « petite » littérature et certaines des œuvres les plus consacrées de la culture légitime (Marie-Claire Blais). Cette dernière stratégie de reclassement d'objets déclassés est tout particulièrement révélatrice : afin que ses choix n'apparaissent pas comme une faute de goût, Beaulieu espère dissiper toute équivoque en associant des œuvres dont le statut est indéterminé ou incertain à d'autres dont il est clair qu'ils sont incompatibles avec une adhésion vulgaire à ces œuvres. Un peu comme celui qui, dans la décoration de son salon, place un objet kitsch près d'un meuble Louis XIII. Dans son effort d'apporter la preuve de la dignité de la littérature qu'il célèbre et de son appartenance à la culture légitime, l'auteur du *Manuel* ne parvient donc pas à perdre toutes ses (mauvaises) habitudes académiques, dont la plus enracinée est la référence obligée à la culture savante. Et c'est entre les mains d'universitaires que celui-ci remet la « petite » littérature, les invitant à « trouver encore bien des choses » et les pressant de réaliser une étude exhaustive et systématique avant que les documents ne deviennent introuvables.

Beaulieu ne parvient cependant que laborieusement à revaloriser, du seul point de vue littéraire ou esthétique, la « foule de documents » qu'il a redécouverte. Aussi tente-t-il d'en dégager un autre intérêt qui peut plus difficilement être mis en question : la lecture de ces documents, principalement les monographies de villages et de régions qu'ont habituellement négligés les historiens — « ces frégoteurs de documents » — et même les sociologues, permet en effet de construire une autre représentation de l'histoire récente du Québec. L'enseignement que tire pour sa part Beaulieu, qui ne cherche alors pas, comme pourrait le faire un sociologue de la littérature, à expliquer la « petite » littérature en la situant dans son contexte social, politique et économique mais qui se sert plutôt de cette littérature pour esquisser une analyse historico-sociologique de la société québécoise, est le suivant : les Québécois n'ont jamais été un « peuple de colons » ; les quelques Québécois qui ont été « forcés » ou invités par des propagandistes (curés, politiciens, etc.) à devenir des colons, ont vécu dans la misère. Il n'est peut-être pas inexact de substituer à l'image du brave et heureux paysan attelé à sa charrue ou entouré de sa grande famille celles moins édifiantes du colon misérable et naïf et du bûcheron honteusement exploité. Cependant cette opération n'est pas très différente de celle de nos historiens « nationaux » qui, tel Groulx, cherchaient à découvrir l'âme de la race canadienne-française et qui souvent ne disaient que des généralités navrantes. Mais au lieu de se référer aux « grandes figures de notre histoire » et de les transformer en héros et en objets de culte, Beaulieu s'intéresse d'abord aux « laissés-pour-compte » et aux « victimes faciles du système » ; et au lieu de présenter des motifs que notre passé nous offre d'être fier aujourd'hui et confiant demain, il trace un « panorama de la souffrance, de la dérision et du désespoir collectif » et décrit le Québécois comme un être « étouffé » et « rapetissé ». L'analyse de la « petite littérature » lui permet, en quelque sorte,

contrairement à celle de la « grande littérature », de dégager la spécificité de l'« être national » québécois, à savoir sa petitesse.

Même si la description que Beaulieu présente des Québécois paraît plus vraisemblable, il n'en est pas moins étonnant qu'il n'ait fait aucune référence à l'urbanisation et à l'industrialisation qui, à partir de la fin du XIX[e] siècle, marquent le Québec et qu'il n'ait cité aucune monographie de quartiers urbains ou de familles ouvrières, par exemple celle de l'abbé S.-A. Lortie, « compositeur-typographe de Québec » (1904). Dès lors, le « petit répertoire de tout ce que nous avons eu de misérable, de taré, de maladivement naïf et de douloureux » apparaît très peu exhaustif et beaucoup trop sélectif et il nous renseigne beaucoup moins sur le Québec que sur son auteur-éditeur qui par la présentation de quelques fragments de sa biographie, dévoile non seulement son itinéraire social et scolaire mais aussi ses visées intellectuelles et sociales. Enfin, on est en droit, même si c'est là une question souvent interdite, de se demander en quoi la « petite » littérature québécoise, « pleine de fous, de névrosés, d'infirmes, d'ivrognes, de mystiques, de martyrs et de malades » est spécifique au Québec. La seule différence entre cette littérature et celle d'autres pays, par exemple les pays européens, est peut-être liée au fait que ces pays ont eu de « vrais » saints... En négligeant d'établir des comparaisons, en particulier avec la « petite » littérature canadienne-anglaise, l'on se donne toutes les facilités pour conclure que la « petite » littérature québécoise est différente, particulière, autre... N'est-ce pas là l'une des caractéristiques de tout groupe minoritaire que de se définir sous le signe de l'exception et de se poser comme « particulier » face à un « général » ?

Marcel FOURNIER

Département de sociologie,
Université de Montréal.

Jacques HENRIPIN et Évelyne LAPIERRE-ADAMCYK, *La fin de la revanche des berceaux : qu'en pensent les Québécoises ?* Presses de l'Université de Montréal, 1974, iii + 164 p.

Comme nous en avertissent les auteurs, l'objectif de ce volume est de « présenter, d'une façon relativement simple, les résultats de l'enquête qui a été conduite en 1971, auprès de 1,745 femmes représentant l'ensemble des femmes mariées du Québec âgées de moins de 65 ans » (p. 10). Il constitue une première mouture offerte dans un langage abordable à un assez large public. Oeuvre de vulgarisation intelligente, écrite dans un style vivant sur un thème, celui de la natalité, qui est devenu une préoccupation majeure dans le monde en 1974, Année Mondiale de la Population. Le titre même du livre est très évocateur, alors que l'on parle facilement de dénatalité comme menace à la survie du Québec francophone. La couverture illustrée invite à ouvrir ce livre qu'elle recouvre sur ses deux faces de la photo, tirée des poussières de la Bibliothèque nationale, d'une famille d'autrefois avec ses quatorze enfants, maillons vivants de notre défunte revanche des berceaux.

Les entrevues, particulièrement longues puisque tissées autour de deux cents questions, ont porté sur les attitudes des femmes à l'égard des enfants, le nombre de ces enfants qu'elles souhaitaient ou s'attendaient à mettre au monde, les motifs pour lesquels ce nombre était limité, leurs opinions et comportements en matière de travail de la femme mariée, de contraception et d'avortement. Chaque fois, les opinions et comportements sont analysés en relation avec le type d'habitat, l'instruction, la langue, la profession du mari, le fait pour la femme de travailler ou non et son degré de religiosité. L'ouvrage s'achève sur une esquisse de politique de la natalité.

Parmi les constatations faites dans chaque chapitre, certaines attirent une attention particulière ; les auteurs ont eu la bonne idée de réunir dans un prologue ces « quelques résultats remarquables ». Ils sont au nombre de vingt-trois, qui servent de résumé avant la lettre. Sans pouvoir les relever tous, montons-en quelques-uns en épingle : les femmes mariées du Québec, les plus jeunes y comprises, gardent une attitude nettement favorable aux enfants ; pour quatre sur dix d'entre elles, les enfants n'entraînent pas une baisse du niveau de vie, baisse qui n'apparaît pour un autre quart